CHAPITRE II.

RÉPUBLIQUE DE TLASCALA. — SES INSTITUTIONS.
SES PREMIÈRES ANNALES. — DISCUSSIONS DU SÉNAT.
— BATAILLES ACHARNÉES.

1519.

Avant de pénétrer plus loin, avec les Espagnols, sur le territoire de Tlascala, il est bon de faire connaître quelques traits du caractère et des institutions de ce peuple, sous beaucoup de rapports un des plus remarquables de l'Anahuac. Les Tlascalans appartenaient à la même grande famille que les Aztèques (1). Arrivés sur le grand plateau vers la même époque que les tribus alliées, à la fin du douzième siècle, ils s'établirent sur le bord occidental du lac de Tezcuco, où ils séjournèrent un grand nombre d'années, se livrant aux occupations habituelles d'un peuple guerrier en partie civilisé. Une cause ou une autre, peut-être leur humeur turbulente, leur attira l'inimitié des tribus voisines. Une coalition se forma contre eux, et il se livra, dans les plaines de Poyauhtlan, une sanglante bataille où les Tlascalans remportèrent une victoire complète.

Dégoûté toutefois de sa résidence au milieu de nations hostiles, le peuple vainqueur résolut d'émigrer. Il se partagea en trois divisions, dont la plus nombreuse, se dirigeant au

(1) Le chroniqueur indien Camargo considère sa nation comme une branche des Chichemèques. (*Hist. de Tlascala*, Ms.) Torquemada pense de même. (*Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 9.) Clavigero, qui avait étudié avec soin les antiquités de l'Anahuac, la nomme une des sept tribus nahuatiac. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 153, note.) Le fait est de peu d'importance, puisque toutes ces races, issues d'une même souche, parlaient la même langue et avaient probablement émigré à la même époque de leur pays, situé dans les latitudes élevées du nord.

sud par le grand *Volcan* de Mexico, tourna l'ancienne ville de Cholula, et s'établit finalement sur le territoire commandé par la sierra de Tlascala. Les chaudes et fertiles vallées que renferment ces sauvages montagnes offraient d'abondants moyens de subsistance à un peuple agriculteur, tandis que les hauteurs escarpées de la sierra offraient des positions sûres à leurs villes.

Après un laps d'années, les institutions du peuple émigré subirent un changement important. La monarchie fut divisée d'abord en deux, plus tard en quatre états séparés, mais reliés entre eux par une sorte de pacte fédéral assez mal défini, sans doute. Chaque état avait son chef suprême, indépendant sur son territoire, et dont l'autorité se combinait avec celle des autres chefs, dans toutes les questions qui intéressaient la république entière. Les affaires du gouvernement, surtout en ce qui regardait la paix et la guerre, se réglaient dans un sénat ou conseil, composé des quatre grands chefs et de leurs nobles.

Les dignitaires inférieurs relevaient du chef suprême, chacun sur son territoire, par une sorte de tenure féodale. Ils étaient obligés d'approvisionner sa table, de l'aider à maintenir son rang dans la paix, et de le suivre à la guerre (2). En retour, ils avaient droit à l'aide et à la protection de leur suzerain. Les mêmes obligations mutuelles existaient entre les principaux feudataires et les chefs auxquels étaient distribuées les différentes parties de leurs provinces (3). Il existait ainsi une hiérarchie féodale, qui, loin d'être conçue, sans doute, avec tout l'artifice et toutes les subtilités légales des institutions analogues du vieux monde, offrait néanmoins les

(2) Les descendants de cette petite noblesse attachaient autant d'importance à leur généalogie que les Biscayens et les Asturiens de la vieille Espagne. Longtemps après la conquête, ils refusaient, bien que dans la pauvreté, de déshonorer leur naissance en ayant recours aux arts mécaniques ou autres professions plébéiennes, *oficios viles y bajos.* » *Hist. de Tlascala*, Ms.

(3) *Ibid.*, Ms.

traits les plus saillants du système, l'obligation du service militaire d'une part, le droit de protection de l'autre. Cette forme de gouvernement, si différente de celle des nations voisines, subsista jusqu'à l'arrivée des Espagnols; et c'est à coup sûr la preuve évidente d'une civilisation avancée qu'un régime aussi compliqué ait pu durer si longtemps, sans violences ni factions, dans les états confédérés, et qu'il ait suffi pour protéger le peuple dans ses droits, le pays contre l'invasion étrangère.

Le bas peuple, toutefois, ne paraît pas avoir joui de plus grands priviléges que sous les gouvernements monarchiques. Il était astreint à porter un costume particulier. Les insignes des ordres aristocratiques lui étaient interdits (4).

La nation, dont toutes les habitudes étaient agricoles, réservait, comme la plupart des peuples en enfance, et malheureusement aussi des peuples civilisés, les plus grandes récompenses aux exploits militaires. On avait institué des jeux publics où l'on décernait des prix aux personnes qui excellaient dans les exercices virils et athlétiques les plus propres à préparer aux fatigues de la guerre. Le triomphe était accordé au général victorieux, qui entrait dans la ville conduisant une longue procession de captifs et de butin. Ses exploits étaient célébrés dans les chants nationaux, et son effigie en bois ou en pierre érigée dans les temples. C'était le martial esprit de Rome républicaine (5).

Une institution de la nature de la chevalerie fut aussi créée à Tlascala. Elle ressemblait assez à celle qui existait chez les Aztéques. L'aspirant aux honneurs de cette chevalerie barbare faisait la veillée des armes et jeûnait cinquante ou soixante jours dans le temple; puis il écoutait un grave discours sur les devoirs de sa nouvelle profession. Diverses cérémonies bizarres avaient lieu ensuite; on lui rendait ses armes; on le conduisait en procession solennelle dans les rues,

(4) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.
(5) *Ibid.*, Ms.

et l'inauguration se terminait par des banquets et des réjouissances publiques. Le nouveau chevalier possédait, à compter de ce jour, certains priviléges, et portait les insignes de son rang. Il est digne de remarque que cet honneur n'était pas exclusivement réservé au mérite militaire, mais qu'il était aussi la récompense de services publics de toute nature : de la sagesse dans les conseils, de la sagacité et du succès dans le commerce. Le commerce jouissait, en effet, d'une haute estime chez les Tlascalans et chez les autres peuples de l'Anahuac (6).

Le climat tempéré du plateau offrait de grandes facilités pour les échanges avec les peuplades éloignées. La fertilité du sol était indiquée par le nom du pays, *Tlascala* signifiant « la terre du pain. » Dans les vastes plaines, jusqu'aux pentes de ses collines rocheuses, ondoyaient les jaunes moissons du maïs et du bienfaisant maguey, plante employée, comme nous l'avons vu, à tant d'usages. Avec ces produits et tous ceux de l'industrie agricole, le marchand descendait les flancs des Cordillères, parcourait les chaudes régions situées à leur base, et rapportait en échange les productions que la nature avait refusées au climat de son pays (7).

Les arts variés de la civilisation suivaient les progrès de la richesse et de la prospérité publiques. Du moins ces arts paraissent avoir été aussi cultivés à Tlascala que parmi les autres peuples de l'Anahuac. « La langue tlascalane, dit l'historien national, simple comme il convient à une région montagneuse, était rude comparativement au dialecte poli de Tezcuco ou au dialecte populaire des Aztéques, et par conséquent moins propre à la composition. Mais les Tlascalans

(6) Pour toute la cérémonie de l'inauguration, bien qu'elle semble s'appliquer surtout aux chevaliers-marchands, voyez l'Appendice, 2e partie, où l'original est cité d'après Camargo.

(7) « Ha bel paese », dit le conquérant anonyme, parlant de Tlascala à l'époque de l'invasion, « di pianure et montagne, et è provincia popolosa et vi si raccoglie molto pane. » *Relaz. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, p. 308.

n'étaient pas restés en arrière dans les voies de la science. Leur calendrier était formé sur le même plan. Leur religion, leur architecture, un grand nombre de leurs lois et de leurs usages, étaient les mêmes, ce qui atteste une origine commune. Leur divinité protectrice était aussi le féroce dieu de la guerre, sous un nom différent. Leurs temples étaient inondés du sang des victimes humaines, et leurs tables couvertes des mêmes festins de cannibales (8).

Les Tlascalans n'ambitionnaient pas de conquêtes étrangères, mais leur prospérité excita la jalousie de leurs voisins, et surtout de l'opulent état de Cholula. De fréquentes hostilités éclatèrent entre les deux pays, et l'avantage resta presque toujours au premier. L'empire aztéque, à une époque plus rapprochée de la conquête espagnole, devint un ennemi plus formidable pour la petite république. Les Aztéques ne pouvaient voir d'un bon œil l'indépendance de Tlascala, lorsque toutes les nations voisines avaient subi leur influence ou leur joug. Sous l'ambitieux Axayacatl, ils demandèrent aux Tlascalans le même tribut, la même obéissance qu'ils avaient imposés aux autres peuplades de la contrée, les menaçant, en cas de refus, de raser leurs villes et de partager leur territoire à leurs ennemis.

A cette insolente sommation, la petite république répondit fièrement que « ni les Tlascalans ni leurs ancêtres n'avaient jamais payé de tribut à personne, et que jamais ils n'en payeraient. Si on envahissait leur pays, ils savaient comment le défendre, et verseraient aussi volontiers leur sang pour la défense de la liberté, que leurs pères l'avaient fait, lorsqu'ils avaient mis les Aztéques en déroute dans les plaines de Poyauhtlan (9) ! »

(8) L'historien national donne de complets détails sur les mœurs, les coutumes et l'organisation politique de Tlascala. Ces détails jettent beaucoup de lumière sur les autres états de l'Anahuac, dont les institutions sociales paraissent avoir été jetées dans le même moule.

(9) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Torquemada, *Monarch. ind.*, l. 2. cap. 70.

Cette réponse courageuse attira sur eux toutes les forces de la monarchie. Une bataille rangée fut livrée, et la victoire resta aux vaillants républicains. A compter de cette époque, les hostilités entre les deux nations continuèrent avec plus ou moins d'activité, mais avec une férocité impitoyable. Tous les prisonniers étaient sacrifiés sans miséricorde. On inspirait aux enfants, dès le berceau, la haine des Mexicains; et même dans les courts intervalles de paix, les deux nations ne contractaient entre elles aucun de ces mariages qui établissaient des relations sociales entre les autres peuples de l'Anahuac.

Dans cette lutte, les Tlascalans reçurent un important secours; ce fut l'alliance des Othomis ou Otomies — comme les historiens castillans écrivent d'ordinaire ce mot — race sauvage et guerrière, répandue primitivement sur le plateau, au nord de la vallée mexicaine. Une partie des Otomies obtint un établissement sur le territoire de la république, et fut bientôt incorporée dans ses armées. Leur courage et leur fidélité à leur patrie adoptive justifièrent la confiance des Tlascalans, qui leur donnèrent les villes frontières à garder. La barrière de montagnes qui entourait Tlascala offrait un grand nombre de fortes positions naturelles, aisées à défendre contre une invasion. Le pays n'était ouvert qu'à l'orient, où une vallée de six milles de largeur semblait appeler l'ennemi. C'est de ce côté que les Tlascalans, jaloux de leur indépendance, élevèrent le formidable rempart qui avait excité l'admiration des Espagnols, et dont ils confièrent la défense à une garnison d'Otomies.

Après l'avénement de Montézuma, les Aztéques renouvelèrent, sur une plus grande échelle, leurs anciens efforts pour l'assujettissement de la république. Les armes victorieuses du nouveau roi avaient descendu les pentes des Andes jusqu'aux provinces lointaines de Vera-Paz et de Nicaragua (10), et sa puissance était bravée par une petite république, dont le ter-

(10) Camargo (*Hist. de Tlascala*, Ms.) détermine l'étendue des conquêtes de Montézuma : question à débattre pour l'historien.

ritoire n'excédait pas dix lieues de largeur sur quinze de longueur (11). Il envoya contre elle une armée sous le commandement d'un fils favori. Ses troupes furent battues, son fils tué. Le monarque furieux, et blessé dans son orgueil, fit de plus grands préparatifs. Il enrôla sous ses drapeaux les forces des villes voisines de l'ennemi, et, les réunissant à celles de son empire, il vint fondre, avec une formidable armée, sur les vallées de Tlascala, abandonnées à sa vengeance. Mais les hardis montagnards, retranchés dans les défilés de leurs montagnes, d'où ils épiaient l'occasion, fondirent comme un torrent sur l'armée qui avait envahi leur pays, et la repoussèrent de leur territoire avec un grand carnage.

Malgré les grands avantages remportés sur les champs de bataille, les Tlascalans n'en souffraient pas moins cruellement de ces hostilités prolongées contre un ennemi supérieur en nombre et en ressources. Les armées aztéques, campées entre la république et la côte, interceptaient toute communication avec cette région fertile, et limitaient ainsi les ressources des Tlascalans aux produits de leur sol et de leur industrie. Pendant plus d'un demi-siècle, ils n'eurent ni coton, ni cacao, ni sel. Leur goût avait été tellement modifié par une longue privation de ces articles, qu'il fallut le laps de plusieurs générations après la conquête, pour les réconcilier avec l'usage du sel dans leurs repas (12). Pendant les courtes interruptions de la guerre, on dit que les nobles aztéques, inspirés par un véritable esprit de chevalerie, envoyaient un approvisionnement des denrées en question aux chefs tlascalans, avec les expressions les plus courtoises d'estime et de respect. Ces galanteries n'excitaient aucunement les soupçons des peuples, à ce que nous assure le chroniqueur castillan, et jamais, ajoute-t-il, elles ne dégénérèrent en correspondance préjudiciable aux

(11) Torquemada, *Monarch. ind*, lib. 3, cap. 16. Solis dit : « Le territoire de Tlascala avait cinquante lieues de circonférence, dix de long de l'est à l'ouest, et quatre de large du nord au sud. » (*Conquista de Mejico*, lib. 3, cap. 3.) Ce devait faire une curieuse figure géométrique !

(12) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

libertés de la république, « qui sut maintenir inviolables ses usages, son bon gouvernement, et le culte de ses dieux (13). »

Telle était la situation de Tlascala lors de l'arrivée des Espagnols, ne jouissant, il semblerait, que d'une existence précaire, à l'ombre d'un pouvoir formidable, suspendu comme une avalanche au-dessus de sa tête, mais forte encore en réalité par ses propres ressources, et surtout par le caractère indomptable de ses habitants. La république s'était fait au loin une réputation de bonne foi et de modération dans la paix, de valeur dans la guerre, tandis que son esprit d'indépendance intraitable lui assurait même le respect de ses ennemis. Avec un pareil caractère, une animosité entretenue par de longues et mortelles guerres contre les Mexicains, son alliance était évidemment de la plus haute importance pour les Espagnols ; mais il n'était pas facile de se l'assurer (14)

Les Tlascalans étaient instruits du débarquement et des progrès victorieux de Cortés. La nouvelle s'en était répandue au loin sur le plateau. Mais il ne paraît pas qu'ils s'attendissent à l'arrivée des étrangers sur leurs frontières. Aussi furent-ils fort embarrassés quand l'ambassade leur demanda la liberté de traverser leur territoire. Le grand conseil s'assembla, et les opinions les plus différentes prévalurent parmi ses membres. Les uns, adoptant la superstition populaire, pensaient que les Espagnols pouvaient bien être ces hommes blancs, à longues barbes, prédits par les oracles (15). Dans tous les cas, ils étaient les ennemis de Mexico, et comme tels, ils les aideraient dans leur lutte contre l'empire. D'autres prétendaient que les étrangers ne pouvaient rien avoir de commun avec Quetzalcoatl. Leur marche à travers le pays laissait

(13) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(14) Le chroniqueur tlascalan découvre dans cette haine invétérée de la république contre les Mexicains la main de la Providence, qui avait voulu préparer aux Espagnols ce puissant levier pour la destruction de l'empire aztéque. *Hist. de Tlascala*, Ms.

(15) Camargo, *ibid.*, Ms.